

COMPTE-RENDU DE LA RENCONTRE

« LA MUSIQUE À NANCY, UNE HISTOIRE DE DÉBROUILLE ? »

Le 4 décembre 2018, L'Autre Canal a organisé une rencontre avec des acteurs locaux de la scène nancéienne. Elle fut l'occasion pour plusieurs générations de musiciens, d'organisateur de concert ou d'amateurs de musique de se rencontrer ou de se retrouver pour répondre à la question : « Était-ce mieux avant ? » puis de monter en généralité la problématique du Do It Yourself.

Ce compte-rendu a été réalisé avec l'accord des personnes qui ont pris la parole.

Michel, ancien musicien dans Missing Links, avance que la musique était davantage un espace de liberté auparavant. Lorsqu'il avait 16 ans en 1976, le punk arrivait tout doucement en France. Étudiant dans les années 80, il fonda un groupe de composition avec des amis, dont un américain qui deviendra le guitariste-chanteur. Le frère du chanteur leur envoyait des cassettes depuis les États-Unis. Ils étaient donc informés des tendances américaines, chance dont peu de groupe bénéficiait. Michel et ses collègues ont pris les choses en main pour faire décoller le groupe qu'ils assimilaient au « rock alternatif », en pleine vague du punk et de la philosophie DIY. A cette époque à Nancy, **le cadre était dynamique** : beaucoup de lieux se sont ouverts aux concerts comme les bars qui ont accueilli de plus en plus facilement les groupes. Il y avait **beaucoup d'entraides entre les artistes**. C'était l'autoproduction, la recherche de concerts, la promotion, l'organisation d'événements. Il y avait peu de barrières et beaucoup d'aides — y compris des subventions — plus formelles pour avancer dans la musique. La **concurrence n'était pas si importante** entre les musiciens et les groupes. L'entraide autour de la passion de la musique a permis aux acteurs de créer des réseaux. Il y avait **une scène locale actrice et activiste sur le secteur nancéen**. Chez Paulette était la salle mythique qui faisait venir les groupes étrangers grâce à l'association Rocka Rolla. Ces concerts étaient l'occasion d'échanger avec les groupes et leurs managers. Les Thugs ont beaucoup aidé Missing Links. Après le départ du chanteur américain, le groupe a signé chez Boucherie Production, un des labels indépendants qui soutenaient la scène locale. C'était un travail de réseaux entre labels, organisateurs et de fanzine. **Kerosene** était un fanzine de qualité, reconnu nationalement, qui effectuait un gros travail sur le rock français de l'époque. Ces fanzines faisaient tous des compilations. Les

musiciens de Missing Links enregistraient eux-mêmes les morceaux à Nancy, par exemple avec **La Loutre au studio de la MJC Lillebonne**. Ces morceaux sont sortis sur une vingtaine de compilations françaises mais aussi étrangères. Même à l'époque, **des tournées pouvaient se faire hors de France avec ce réseau**. Faire quelque chose d'alternatif les rassemblait tous. Michel pense que ceci n'existe plus vraiment aujourd'hui. Ou uniquement dans des niches très petites et difficiles à faire fonctionner. Pour répondre à la question : « Est-ce que c'était mieux avant ? » Michel pense qu'il était plus simple et évident de faire les choses. Aujourd'hui, **les choses s'aseptisent, la musique et le rock ont été repris par l'industrie et le système commercial**. Ça étouffe toutes possibilités de créativité et de diffusion suffisamment vivante pour avoir du sens. Mais comme les choses sont souvent cycliques, peut-être que reviendront des mouvements moins commerciaux et plus engagés. **La plupart des groupes n'étaient pas dans le style musical punk mais en conservaient la volonté d'émancipation**. Les punks disaient pouvoir monter sur scène sans savoir jouer de guitare : tout le monde pouvait se lancer.

Mathieu, musicien dans Hoboken Division et co-organisateur de concerts via L'Est Underground, demande à Michel s'il jouait plus souvent en tournée devant un public de 5 personnes ou de 150 personnes et si le public était plus intéressé par les concerts à son époque : il y avait-il une culture live plus prégnante comme dans certains pays anglo-saxons ? Michel répond qu'il y avait beaucoup de concerts devant deux ou trois personnes qui avaient payé leurs places pour une quinzaine de personnes au total. **Les groupes jouaient souvent dans des petits lieux actifs mais qui n'avaient pas toujours de public**. Michel explique que son groupe n'a jamais réussi à aller sur des scènes avec de gros publics. A Nancy, l'avantage était **la facilité d'aller jouer en Allemagne** où il était rare de se retrouver devant deux spectateurs. En effet, les salles de concerts allemandes étaient souvent pleines et dynamiques, souvent situées dans les *jugendzentrum*, l'équivalents des MJC françaises (où peu de concerts se déroulent en comparaison).

Claude-Jean dit Tito, cofondateur du NJP, interpelle Michel pour rappeler que **le circuit des MJC a permis à beaucoup de groupes français émergents de tourner**, comme Magma. Néanmoins, les conditions étaient terribles et les musiciens acceptaient parce qu'ils n'avaient souvent **pas d'alternatives**. Michel pense que peu de MJC en France ont fait entrer le rock dans leur enceinte, sans véritables conditions d'accueil et de scène, contrairement aux *jugendzentrum* qui étaient équipés et qui mettaient en place une programmation régulière. De plus, dans les années 80-90, **le public allemand était mixte, contrairement à celui français, presque uniquement masculin**. A la question « était-ce mieux avant ? », Tito répond que oui — car personne

ne se rendait compte que ça allait mal — et non — parce qu'il y a aujourd'hui une diversité et un foisonnement extraordinaires de groupes et de styles. **A la fin des années 50, Nancy comptait environ 800 étudiants.** Une fédération d'associations étudiantes, le Centre Culturel Lorrain Universitaire (**le CCLU** qui faillit s'appeler le CCUL), développait des activités diverses comme le théâtre, la musique, un orchestre de jazz, un orchestre symphonique ainsi qu'une chorale. Les premiers concerts de la mouvance appelée « musiques actuelles » ont eu lieu à l'AG (rue Gustave Simon), au Caveau de l'Excelsior (devenu une salle de réception de la brasserie) et une foultitude d'hôtels et de bars comme le Palais de la Bière (rue Saint Jean). C'étaient des **concerts de jazz, à l'époque une musique populaire et culturellement innovante**, utilisée comme musique de film chez Godard, Lelouch et Melville. Tito se souvient d'un concert de Sydney Bechet à la salle Poirel après lequel L'Est Républicain a fait un gros titre sur les sièges cassés. Or personne n'avait cassé quoique ce soit. Le gens étaient montés sur les sièges pour mieux voir et certains sièges avaient cassé. L'association **Odeum organisait des concerts de chansons françaises**, par exemple ceux de Léo Ferré, Jean Ferrat, Higelin. Mais les amateurs de jazz les trouvaient trop populaires. Au milieu des années 70, un maire a convoqué un certain nombre d'animateurs de structures associatives pour leur dire le truc classique : « **Vous râlez parce qu'il n'y a rien pour les jeunes. Vous n'avez qu'à présenter un projet !** » D'où le festival Nancy Jazz Pulsations qui comportait aussi du blues. Or le blues était méprisé par les amateurs de jazz qui considéraient cela comme de la variété. A cette époque, la municipalité avait pris en compte ce bouillonnement. Plusieurs années de suite, la Ville — par l'intermédiaire de l'Office Culturel — chargeait le CCLU d'envoyer des groupes, qui allaient avoir une actualité, **au Midem de Cannes et au New Music Seminar de New-York. La Ville payait les voyages et l'hôtel** pour que les groupes nancéiens aillent faire leurs affaires et surtout voir ce qu'il se passait. De plus, les écoles — médecine, fac de lettres, fac de droit — organisaient des bals et des galas avec des concerts. Les groupes de jazz et de rock y jouaient, parfois des artistes de renom comme Johnny Hallyday y venaient.

Denis, organisateur de concert dans Rocka Rolla et Sherry Kola, confie être un passionné de rock et de rock'n'roll depuis longtemps. Un ami — rencontré à un concert d'Iggy Pop — et lui ont constaté **dans les années 80 que peu d'artistes jouaient du rock avec l'esprit de celui des années 50.** Ils ont rencontré Paulette et son mari Yves, tenanciers de Chez Paulette qui avaient organisé des concerts rocks de 1969 à 1974 (par exemple, ceux de Triangle et de Martin Circus). Denis et son ami ont fondé **l'association Rocka Rolla** sans rien demander à personne sauf l'assurance de pouvoir programmer Chez Paulette. Ils louaient du matériel et programmaient d'abord des groupes locaux grâce aux 20 francs de cotisation de l'association. Les organisateurs gardaient l'argent des entrées et les tenanciers, les recettes du bar. Ils allaient en

Angleterre découvrir des groupes peu connus. **Dans les années 80 et 90, le public venait découvrir des groupes qu'il ne connaissait pas.** Les organisateurs faisaient un peu de promo, ils faisaient des **tracts miteux en noir et blanc** qu'ils distribuaient dans quelques endroits comme à La Parenthèse et dans quelques bars. **Le bouche à oreilles faisait son effet.** Les radios libres naissantes promouvaient les concerts, les radios régionales aussi. Rocka Rolla a pris de l'importance et a pu faire venir des groupes comme Dr. Feelgood. Elle programmat des **groupes locaux en première partie** comme Missing Links. **Ils ne se sont pas adressés à des institutions, dans un esprit DIY.** Pour répondre à la question « était-ce mieux avant ? », Denis estime qu'**avant les jeunes et un peu moins jeunes se déplaçaient pour découvrir.** Il pense que **cette envie de découverte a disparu dès la moitié des années 90.** D'autres endroits à Nancy ont aussi ouvert comme le Terminal Export. **A cette époque, il y avait plus de salles privées de taille moyenne. Elles prenaient plus de risques. Maintenant, il y a des salles comme L'Autre Canal — qui sont très bien, avec un son magnifique — et des petits bars comme le Royal Royal. Mais rien entre les deux.** Ça survit... mais il manque ce créneau de salles de 250 à 400 places. Sinon c'est subventionné... et on n'est plus dans le DIY.

Stéphane B, programmateur dans l'association Trace Rock, a beaucoup programmé au Terminal Export de la fin des années 80 à la fin des années 90. Il a beaucoup travaillé avec Michel. Il explique qu'à cette époque, **tous partageaient une passion de la musique sans le côté politisé et militant qui est souvent associé au DIY. Le sens de la débrouille s'est imposé à eux, faute de moyen.** Il estime que beaucoup de groupes auraient signé chez Sony si cela leur avait été proposé (beaucoup ont tapé à bras raccourcis sur la Mano Negra sans considérer que le parcours de Manu Chao n'était pas dégueulasse). Il a fallu que **les acteurs locaux cherchent à droite à gauche les moyens qui leur manquaient.** Les affiches étaient faites au marqueur, peintes à la main par les gens. **Le bricolage s'est imposé et a poussé les gens à devenir des militants-trublions.**

Stéphane B confie qu'**il est facile de croire que faire du bruit et affirmer sa motivation poussera les gens à se rendre aux concerts,** puis ne pas comprendre pourquoi seulement cinq personnes sont présentes. Sa plus grande frustration est de ne pas avoir programmé Nirvana au Terminal Export : le groupe est resté aux Transmusicales de Rennes. Les concerts s'organisaient grâce aux réseaux. Ainsi, Hole a été programmé à La Plage, bar devenu Les Seigneurs, un lundi soir. 300 personnes attendaient en Grande Rue pour voir le concert, l'émeute a été frôlée. **Le Terminal Export a été un haut lieu de diffusion de concerts,** sauf qu'il a toujours été un lieu privé, tenu par des bistrotiers dont l'objectif principal était de vendre de la bière. Ce n'était pas une salle équipée. Il fallait payer l'équipement, la sono, les musiciens, la nourriture et l'hôtel même si parfois les musiciens logeaient à la maison. A l'époque de Trace Rock, chaque concert pouvait être

le dernier. **En organiser représentait une grosse prise de risque. Le côté militant des passionnés de musique poussait ceux-ci à se tourner vers les institutions culturelles,** comme la DRAC et chercher des subventions pour faire des concerts. Stéphane explique avoir toujours eu un regard critique sur L'Autre Canal. **Il a le sentiment d'avoir fait quelque chose de « très propre » et d'avoir perdu « la sueur qui tombe des murs ».** Il pense qu'aujourd'hui, il n'y a pas plus confort que de venir jouer à L'Autre Canal.

Tito rappelle que Le Caveau des Dominicains avait été délégué au CCLU par un organisme HLM. **Le Caveau de la Commanderie a aussi été un haut lieu de musique.** Ange y a débuté. Les créations du Festival Mondial de Théâtre y ont été accueillies. Il y avait plus de lieux adaptés parce que ces endroits étaient gérés à peu près correctement pour un public de cent personnes. **Il y avait des moyens limités mais une demande.** S'il y avait encore ce genre de lieux à Nancy, il n'y aurait plus de débat sur le fait que L'Autre Canal soit adapté ou non aux petites jauges ou aux musiques de niche.

Michel raconte que le **Caveau des Dom, gérés par le CCLU et Trace Rock, était ouvert à d'autres associations. La préfiguration de L'Autre Canal s'est faite de façon dynamique à L'Austrasique. La Ville mettait la salle équipée à disposition des associations pour organiser des concerts. Elles géraient tout, de la communication à l'accueil du groupe, sans avoir de frais particuliers et gardaient l'intégralité des recettes.**

Tito se souvient d'un lieu appelé « La Pissotière » proche de l'hôpital, un atelier de menuiserie que la jeunesse avait eu le droit d'investir. Des bottes de paille y servaient de meubles. C'était un lieu auto-géré. **Les musiciens étaient payés grâce à un système d'entrée comportant le concert, une consommation et quelque chose à manger.** Un lieu similaire — un peu clandestin — avait été créé dans un village près de Xirocourt. Des événements avaient lieu tous les samedis soir. Après avoir trouvé des petites culottes accrochées aux grilles du château de Haroué, des gendarmes ont fermé l'endroit.

Elie, musicien dans Pr Strauss, pense que **le problème relève surtout de la gestion des lieux.** Il considère le Royal Royal comme le meilleur exemple de bar qui accueille une scène alternative à Nancy.

Mathieu de L'Est Underground **s'interroge sur le rapport du public à la musique en France,** sur sa capacité à être curieux et passer un bon moment, sur sa culture du concert. Il se souvient d'une soirée où deux personnes dans le public ont demandé à être

remboursées parce qu'elles n'aimaient finalement pas le groupe. Il remarque **les différences de réception aux concerts entre le public de l'Est et celui de l'Ouest.**

Stéphane G, qui gère le label Ici, d'ailleurs... rappelle que **les lieux comme le Caveau des Dom ne peuvent plus exister à cause des normes** et qu'il faut souvent se battre pour pouvoir ouvrir ou maintenir ouverts des lieux (comme à Paris avec l'Espace B ou La Mécanique Ondulatoire). Les travaux de mise aux normes sont extrêmement coûteux. Il faudrait créer une mini-SMAC pour avoir le droit d'ouvrir un lieu et donc demander des aides. Sinon, la police peut fermer administrativement un lieu. En plein centre-ville, les plaintes des voisins pour quelques vibrations peuvent suffire. **Stéphane pense qu'il y a un paradoxe, nouveau et total, avec la population du centre-ville qui veut s'éclater sans être dérangée.** Il ne voit pas de solutions pour des lieux en centre-ville.

Tito pense que la future structure **L'Octroi pourrait abriter un lieu collaboratif adéquat pour des petits concerts, avec la caution de L'Autre Canal.** Il rappelle qu'**aujourd'hui la musique est perçue comme un bruit, y compris dans la loi. Les futures restrictions sonores seront des menaces mortelles pour les petits lieux.**

Stéphane G explique que **les futures restrictions sonores sont amenées à être inférieures à 102 décibels** et que les basses dérangent le plus. Ainsi, **le public se meurt et n'entend, ne ressent plus rien.** Pour répondre à la question « était-ce mieux avant ? », Stéphane G pense que **ce qu'il y a de meilleur est toujours ce qui est porté par les nouvelles générations.** Dans la contre-culture, il y a la culture de demain et la volonté des gens fait la différence. Il rappelle que le Terminal Export a marqué les esprits alors que dans le fond c'était souvent une boîte où les gens allaient s'enivrer. **Chaque génération sera marquée par les bons moments des lieux qu'elle aura investis. L'intérêt du DIY est de démarrer quelque chose avec son propre argent et de réseauter avec tous les acteurs,** ce que tous les labels font. Stéphane pense que seuls les lendemains peuvent être meilleurs.

Denis pense que le **DIY n'est plus seulement rattaché au punk** et englobe jusqu'aux méthodes de fabrication de boules Noël sur Google. Il remarque que des groupes comme Idles ont une esthétique assimilable au punk mais qu'ils en réfutent l'appartenance. **Si les punks rejetaient Elvis et The Beatles, les groupes d'aujourd'hui sont No Clash, No Pistols.** Heureusement qu'il y a toujours une génération qui puise dans ce qui s'est fait, tout en le rejetant pour mieux faire.

Stéphane G pense que **la motivation du public n'a jamais faibli et que le choix est de plus en plus vaste**. Il explique que les concerts qui l'animaient étaient ceux où il n'y avait personne. Il est oublié que Radiohead avait joué à Nancy à ses débuts devant presque personne. **Quand les gens ne connaissent pas, ils ne se déplacent pas**. De plus, **la gratuité est un piège qui flingue les comptes des associations**. Il pense qu'il y a toujours eu une paresse dans le public mais que l'on se souvient surtout de la personnalité et de l'énergie de quelques personnes de la scène musicale, à un temps donné.

Stéphane B pense que l'égoïsme de certains programmeurs et de leurs amis a créé les moments musicaux : **ils voulaient imposer au public les groupes qu'ils aimaient**. Denis raconte qu'ils arrivaient à équilibrer les comptes en organisant les concerts via Rocka Rolla et Sherry Kola, jusqu'au jour où la balance s'est inversée. Alors que les caisses étaient vides, ils ont eu l'opportunité de programmer Jean-Louis Aubert, ce qui n'était pas leur tasse de thé. Six cents personnes sont venues. L'association a pu se renflouer et faire d'autres concerts. Denis pense qu'en plus des normes qui deviennent draconiennes, les mesures plus strictes sur l'alcool freinent les concerts à la campagne. **Ce n'est plus la liberté comme dans les années 60, 70, 80. Faire du DIY est de plus en plus dur pour les nouvelles générations**.

Si le DIY n'est pas assimilable qu'au punk et se retrouve dans d'autres courants et pratiques, **Damien, cofondateur de l'émission radio et du blog Electrophone**, invite les personnes présentes à définir leur vision du DIY et à dire si elles s'en revendiquent.

Benjamin, musicien dans Il (Two Eyes) et d'autres groupes, explique que le DIY est à la fois un courant historique et une nécessité économique comme à l'époque de Minor Threat. Il était aussi une éthique et une idéologie. **Aujourd'hui, la nécessité économique prendrait davantage le pas sur l'idéologie**. Il pense que si une institution lui proposait un financement pour produire un disque, il accepterait sans peine tant qu'il garderait le contrôle de son esthétique. **Le vrai nerf de la guerre est artistique**.

Stéphane B répond qu'il y a aussi des paradoxes dans les pratiques DIY : même s'il défend ses pratiques (disques pas cher, téléchargement pour 5€ des bootlegs), le label Discord fondé par Ian McKaye est devenu énorme au point d'être critiqué par d'autres labels plus petits. Benjamin remarque que l'esprit et la politisation du DIY aux États-Unis n'est pas le même, que l'esprit capitaliste américain y est ancré. « Faire de l'argent » ne serait pas un gros mot si fait avec vertu.

Elie pense que le "Do It Together" a succédé au "Do It Yourself". Pour produire son EP, son groupe Pr Strauss a travaillé avec beaucoup de personnes qui essaient de s'en sortir dans leur domaine respectif : dessinatrice, ingénieurs du son, vidéaste. Son groupe n'a pas attendu d'avoir de l'argent ou que des gens le poussent à agir. **Il est aussi plus facile de monter des groupes aujourd'hui et de communiquer pour organiser des concerts**, ce qui peut compliquer l'action d'intéresser les gens.

Mathieu pense que **le DIY associatif a permis des rencontres avec et entre des groupes étrangers**. Lui et ses collègues ne voulaient pas avoir à solliciter des associations, des institutions ou L'Autre Canal. Ils étaient sûrs du refus de chaque, parce qu'une association est un peu le pré carré de ses membres. Ils ont rencontré les acteurs locaux comme les gens du 103 grâce à RPT qui les a aidés au début. **Le DIY est très enrichissant et permet de partager en apprenant à maquetter, masteriser, sonoriser, communiquer**.

Stéphane G pense que **chaque label est DIY au départ** (pour lui, le terme incarne plus une attitude qu'un style musical). Il n'a fait aucune école et appris par ses expériences. Il a géré les débuts d'ici d'ailleurs en étant au chômage. Il a appris beaucoup de choses par ses échecs : savoir quand et quoi déléguer, puis ne pas museler l'énergie des gens (donc les rémunérer). Il pense que tous les labels indépendants qui ont deux ou trois salariés bénéficient d'aides de la société civile, sinon ils n'existeraient plus. **L'indépendance d'un label n'est plus financière mais esthétique**. Il faut rentrer dans certaines normes ne serait-ce pour être distribué. **Il y a un côté presque inquiétant du fait que le DIY est vite fatiguant, usant s'il n'y a pas les finances derrière**. Beaucoup de labels disparaissent sans que personne ne s'en rende compte, sauf des années plus tard. **La notion de DIY n'est économiquement plus possible comme dans les années 70. Les révolutions technologiques remettent tout en cause et doivent être comprises, réfléchies et épousées**. Elles transforment les métiers de la musique qui nécessitent des compétences accrues, comme pour la distribution digitale. Donc le DIY est modéré maintenant.

Pour finir le débat et la rencontre, est posée la question de définir subjectivement « l'air du temps » de son époque.

Michel pense que **la période qu'il a connue n'était pas meilleure mais plus facile qu'aujourd'hui**. La jeunesse a toujours son engagement, sa volonté d'agir et sa capacité de faire des belles choses mais la difficulté est de plus en plus grande. Par conséquent, **ces difficultés nouvelles poussent à faire des choses de plus en plus belles**. Michel souhaite **une belle jeunesse à ceux d'aujourd'hui et leur souhaite de**

bousculer beaucoup de choses. Il constate qu'un bilan du rock à Nancy a été fait lors de cette rencontre. **L'Autre Canal s'est créé sans être la panacée. Il aurait préféré des lieux plus vivants, plus crades.** Des vies plus désordonnées que celles dans lesquelles nous sommes tous enfermés. La liberté doit se retrouver. Stéphane B estime que, paradoxalement, beaucoup se sont battus pour qu'un lieu comme L'Autre Canal émerge, certes avec ses défauts. Le constat avait été fait de l'absence d'un lieu qui pourrait rassembler du public, sans avoir à trouver du matériel, des lumières à la dernière minute. Chaque intervenant avait son idée du lieu et avait l'impression de monter sa scène de musiques actuelles. Stéphane comprend qu'il y puisse y avoir des déceptions. **Il regrette « égoïstement le cracra, le collant et l'odeur de tabac ».** Finalement, **le punk est resté là où il était, dans les petites salles et les petits rades.**

Benjamin pense que L'Autre Canal est dans l'air du temps, celui de la gentrification, du côté très propre. **Toute une génération des 20-28 ans, n'a pas envie de se faire vomir sur les bottes, bottes qu'elle n'a plus parce qu'elle porte des baskets et écoute un hip-hop très normé, très aseptisé.** Dans le monde entier, les musiciens remarquent que c'est partout pareil : **les petits lieux ferment, les flics et les mairies attaquent ceux qui font du rock.** Il s'interroge : où est passé la contre-culture dans les années 2000 et 2010 ? Les générations antérieures parlent de contreculture avec Fugazi... mais celle-ci est passée dans la culture de masse. Il se demande où est le jus contre-culturel, le mouvement esthétique dangereux qui aura rassemblé une jeunesse. Il estime qu'elle n'a pas existé parce qu'elle s'est fait « bouffer par le postmodernisme gonflé ». **L'air du temps est cette « espèce de chose neutre et stricte, avec des mecs habillés en corporate ».**

Tito dit que les temps se sont empilés. Il pense que **le jazz est mort quand il est devenu une musique de répertoire.** La même chose arrive au rock qui est maintenant enseigné dans les écoles et dans les conservatoires. Il affirme que **tout projet musical repose sur une personne qui a un talent particulier et qui agit, que ce n'est pas collectif. Chaque mouvement est fait par des individus.** Il est donc optimiste quant à l'avenir de la musique.

Stéphane G estime qu'il n'y a pas plus punk et révolutionnaire que le rap (et prend pour exemple NTM). La France bien-pensante s'est levée contre les artistes de rap pour ne pas les entendre parce qu'ils n'étaient pas blanc-blanc. **L'air du temps, c'est demain et le rap n'est pas si aseptisé :** il est omniprésent à cause des radios qui diffusent toujours la même bouillasse, mais il est en mutation. Il y a forcément des bons groupes comme Death Grips et Clipping. **Le rock est quand même une musique de vieux.** Tito ajoute que les maisons de retraites sont bourrées de rockeurs. **Stéphane G affirme que**

le rock reviendra à un moment donné et s'hybridera comme toujours. La musique électronique grandit depuis les années 50. Une seule personne avec un laptop peut faire danser 600 personnes. **Maintenant les jeunes consomment différemment mais pas plus que les anciennes générations. La musique est un langage et de nouvelles personnes s'exprimeront en opposition à ce qui a été fait avant. Il faut attendre que ceux qui ont suffisamment de génie mettent un grand coup de pied.**